

Pascal Boulanger

L'Émotion L'Émeute

(Extraits)

Pas étonnant qu'il ait fui
Sur sa canne à pomme d'or
Un matin au soleil
Qu'il ait sauvé son âme
Fatigué de compter les heures
Dans le grenier à grain
De subir les rires et la colère publics
Le commerce des sentiments
Son œuvre achevée le temple brûle encore
Tandis que les tambours battent au loin
C'est plein de bouquets quand il s'éloigne
Là-bas sur la route
De tous côtés vers les sources
Les éclats de lumière
Quand il atteint les roses
Les roses qui gravitent pénètrent la pensée

Les anges de lumière qui tombent frappés à genoux disent dieu s'est retiré du monde la main s'efface on n'entend plus que le faible murmure d'une fontaine brûlée de soleil impossible de réveiller ceux qui dorment une sorte d'impatience amoureuse unanime les guide vers la mort pourtant les matins sont comme des oiseaux arrachés l'ombre ne pèse plus sur le mur le temps s'écoute le feu monte une bouche ébranle le temple chaque couleur inonde les toits le cœur dérive parmi les bêtes qui traversent lentement le jardin à chaque seconde acquiescer veut dire jouir

À qui l'ont-ils abandonné le visible du père celui qui voit tout va jusqu'au bout il y a juste assez de fleurs tombant l'une après l'autre dans le battement du temps assez de douleurs et de joies au soleil ébloui d'herbes les fenêtres restent ouvertes tout l'été partout l'or s'écoule des pétales dansent jusqu'au sol la poésie surgit avec le sang chaque visage est une bibliothèque chaque livre a sa serrure et sa clé

On voit ce qu'il faut voir la face visible de ce monde est sa face unique infiniment légère dans son enveloppe bleue la fumée sort des toits les quais sont bondés de neige on est aussi seul que lorsqu'on était enfant catholiques errants on reste debout dans l'ombre et le froid et le détachement aux passages des frontières sur la rive dans le départ immédiat tout reste pensé tout cesse de peser

On avance le cœur les jambes pris de vertige suspendus depuis toujours à la clé d'or à la clé d'argent au-dessus des collines des cimes des rochers dans la connaissance du pire et le chant du oui avec pour demeure une carte dépliée un livre dispersé dans le temps l'écume est cernée par l'infini la terreur mène les hommes les religions nient le hasard crois à ce que tu voudras mais on sort toujours indemne dans le velours de l'écriture

À présent il faut s'endormir se dérober rester intact passer entre les mailles du filet s'envelopper de ténèbres cœur livré au vide pour atteindre le feu du ciel les rivières invisibles les villes dépouillées de vignes tout un pays sorti de l'espace qui se déploie silencieusement vers le passé vers le lointain vers le soleil réel entre les fenêtres les murs les abîmes aux pages imprévues et brûlées

Comme la mer quand elle se déchaîne soudainement les ailes noyées dans l'horizon on se dégage de l'accompli on repart à zéro jusqu'aux récifs heurtés jusqu'au sublime qui nous devance nous aveugle s'élançe dans un seul souffle brûlant du désir de brûler brisant la syntaxe des grands récits dans l'attente de la prochaine ivresse la clarté imprévisible et brutale de l'éveil

Silence écho du silence dans l'étendue gelée eux-mêmes sont presque morts avec leurs paupières de brume leurs mâchoires serrées dans la loi du temps sous l'abri du mensonge ils survolent leur propre détresse frôlant les plaines où crient des blessés maudissant la beauté des colonnes qui surgissent dans le ciel immense pourrissant dans la question pas même posée

*Le meilleur le pire tout est possible le dé lancé l'événement nous jette plus loin
que lui-même on est simplement là dressé dans la vallée rocheuse on prend
soin de nos âmes on exalte le ciel on voit en baissant les yeux une foule
d'hommes effarés et semblables qui tournent sans repos sur eux-mêmes
rampant se décomposant s'ensablant comme des bêtes qu'on traque*

*Le saut dans lequel on survole l'univers brise les frontières on monte jusqu'au
plus haut des clôtures on descend vers les lacs blancs au creux des vallées tout
s'élève et s'abaisse on sait où aller en quête d'un nouvel amour notre heure
sonne à chaque instant dans la soudaineté du tranchant*

*Seul compte le flux interne les trésors passagers les visions qui nous traversent
nous hantent le nom visible des rues et des places les frontières à maintenir
entre nous flottement du temps fuite déferlement et encore écoulement
glissement détournement d'images bientôt la nuit va tomber on se laisse aller
on s'éclipse on déserte déjà tout résonne autrement absence paupières grandes
ouvertes dans l'absence au milieu des routes nouvelles*

Là-bas c'est le bruit du ressac des planches en morceaux échouées sur le rivage des voix effacées par les vagues les vagues qui se dressent au fond du noir la fièvre des vents qui s'entrechoquent la forêt qui compte ses morts les festins les chants le sang des victimes les crânes qui s'entassent dans la grande fosse des gueules écumantes sur le sol jonché de cendres

Le temps se dérobe flotte dans l'espace nous on montre des portes qui ouvrent le ciel on s'endort dans l'éclat du soleil dans le cœur dans les flots près des fleurs parfumées de terre chaude nos yeux brûlent dans la lumière on frissonne sur le sol léger dans le grand lit à ciel ouvert et sauvage on supporte les deux visages du destin on ne s'irrite ni ne s'indigne contre personne on ne cède pas au désir de mourir on change souvent de lieux toutes les choses nous parviennent le desin d'or les paroles parmi les flammes

Adieu dieux de la mort terre aride où rien ne pousse on laisse tout désespoir à l'agitation des hommes on attend sans attendre bravant la tempête se détournant de la foule se tournant vers le père levant les yeux vers ce qui est désormais interdit vivant au monde en n'étant pas du monde donnant à entendre l'enfer au plus près le surmontant matière qui remue le fond sensuel des choses bijoux aux doigts des vagues le rare le merveilleux c'est d'atteindre le but

Ils ne sont plus là
En route déjà
On ne sait où
Eux-mêmes ne savent pas
Se fuyant
Fuyant leur propre désir
Perdus dans la peur du monde
Ou s'abolissant dans un pur néant
Dans des cérémonies monstrueuses
Des dogmes absurdes !
Dans le vacarme des machines
Ce vacarme qu'ils tiennent pour la voix de dieu
Ou bien enchaînés deux par deux
Dans de confuses boutiques
Ils tracent parfois l'enceinte d'une ville nouvelle
Jettent les premiers murs les premiers ordres
Ils jouent à mourir
Ils aiment la mort d'un amour qui déborde !